

Colloque du 21 septembre 2013 de « Marionnette et Thérapie » à Charleville-Mézières

Thème du colloque :

La marionnette : un parlêtre ?

« ... ce n'est pas un acteur qui parle c'est une parole qui agit »

(Paul Claudel)

Histoires de « greffes d'imaginaire »

1. Introduction

Petit résumé de l'intervention :

« Lorsque le chemin de vie du patient est tellement *froissé*, que le recours à l'imaginaire et au symbolique deviennent impossible, on peut essayer de proposer *une greffe de l'imaginaire* ou *greffe d'imaginaire* (selon les termes de Gisela Pankow).

Le thérapeute va ainsi *prêter* au patient un *bout* de son imaginaire.

Dans ma pratique de marionnettiste et d'art-thérapeute, je me suis plusieurs fois trouvée confrontée à ce genre de situation.

Mes personnages marionnettes trouvant soudainement leur place au sein de l'atelier, avec toutes les interrogations que cela engendre :

- *Alors qu'il est pour moi essentiel que chacun puisse suivre son chemin propre, dans une situation telle que décrite ci-dessus, mes marionnettes ne fonctionnent-elles pas comme des « modèles » ?*
- *Quelle est la place de la vie intérieure de l'animateur dans un atelier ?*
- *Comment le thérapeute va-t-il mettre en coulisses ses projections, ses symptômes afin d'être totalement à l'écoute et au service du patient ?*
- *Et de fait...est-ce possible ?*

« C'est parce que je suis ce que je suis que je vais pouvoir permettre d'être à l'autre ce qu'il est ! ».

Je ne suis pas une grande théoricienne mais j'aime mettre de la pensée et du sens dans l'expérience...

Alors...je vais surtout vous raconter *des histoires*, histoire de greffes, histoires d'enfants en souffrance, histoire de rencontres...

Voici donc une première histoire : « Le frère russe de Papa Ours » :

Comme toutes les histoires, elle commence par « *Il était une fois* »...

Il était une fois, il y a bien longtemps... un vieux canapé en mousse qui attendait le camion poubelle sur le trottoir en face de chez moi...

Une fois ce matelas *récupéré*, une marionnette sculptée dans la mousse a émergé, c'était Papa Ours !

Rapidement ce personnage est devenu ma *marionnette fétiche*. C'est une espèce de papa-maman, bon nounours un peu bourru, spécialisé dans la fabrication du gâteau en chocolat. Parfois un peu coquin, souvent il m'échappe, me surprend...

Il m'accompagne, non seulement dans les ateliers d'art-thérapie, les spectacles ou les « Hôpiclowns » mais également en de nombreuses occasions importantes (l'examen fédéral au diplôme d'art-thérapeute, une table-ronde, des cours...). Il est d'ailleurs ici aujourd'hui à Charleville-Mézières !

Une collègue que je rencontrais à la caisse d'un grand magasin me demande un jour des nouvelles de ma famille, mes enfants, mon mari... et Papa Ours ? Ajoute-t-elle !

Pourquoi un Papa Ours ? Sans entrer dans les détails, je vous dirais simplement que j'ai perdu mon père à 17 ans. Je me suis *donné ce Papa Ours intérieur*, cette image rassurante, sécurisante à laquelle je peux me raccrocher par moment. Cette *interprétation*, je la fais aujourd'hui et en soit, je pense que cela n'est pas si important de savoir le pourquoi de Papa Ours...

Il parle et il est !



Papa Ours

Papa Ours s'est nourri de toutes les rencontres qu'il a faites jusqu'à ce jour (à ce propos savez-vous que les marionnettes sont des vampires qui se nourrissent non seulement de leur marionnettiste mais aussi des personnes, personnages divers qu'elles rencontrent dans leur existence de marionnettes... ?).

L'année passée, j'ai eu un mandat de trois mois dans une école spécialisée. Le projet était de faire découvrir le monde des marionnettes à un groupe d'enfants avec des difficultés extrêmement diverses.

Nous avons institué un rituel de début d'atelier, nous commençons chaque fois par un petit moment de spectacle avec mes marionnettes. J'ai ainsi présenté peu à peu tous mes personnages dont Papa Ours.

Lorsque nous avons proposé aux enfants de construire leur propre marionnette, un jeune garçon d'une douzaine d'années, que j'appellerai Jason, m'a dit qu'il voulait

fabriquer Papa Ours. Je lui ai alors expliqué qu'il pouvait faire une marionnette ours mais que Papa Ours c'était Papa Ours, il devrait faire son propre Papa Ours...

Il a donc fabriqué sa marionnette ours, qu'il a appelé *Papa Ours du Bois*.

Il vit en Russie, c'est un ours très gentil qui aime aller à la cueillette des fleurs et des champignons dans les forêts. Et... il est le frère de mon Papa Ours.

Il a voulu que nous jouions ensemble chacun avec son ours.

Nous avons alors vécu à travers le jeu un moment incroyable : la rencontre de ces deux frères qui ne se connaissaient pas. Papa Ours qui s'était toujours cru fils unique se découvrait un frère !

À la fin de l'atelier, une enseignante est venue très émue me raconter que le père de Jason avait vécu l'année précédente exactement cette histoire. Suite au décès de sa mère, la grand-mère de Jason, le papa avait découvert qu'il avait un frère handicapé dont il ne connaissait pas du tout l'existence !

Ce jeune garçon avait pu, à travers cet atelier de marionnettes et en s'appuyant sur mon Papa Ours, rejouer l'histoire de son père, comme pour *digérer*, s'approprier toute cela...

2. Le parlêtre ...

Ou « Pourquoi j'aime tellement les marionnettes ... ? »

Avant d'entrer dans le vif du sujet, j'ai eu envie de revenir au thème de ce colloque... Contraction des mots parler et être / Être de langage, je suis, je parle... Je fais partie de l'humanité...

Le verbe *être*, un des premiers verbes que l'on apprend dans l'apprentissage d'une langue avec le verbe *avoir*.

Le thème de ce colloque m'a mis en mémoire ce que disait une grande figure de la marionnette suisse décédé brusquement ce printemps, Yves Baudin, fondateur du Théâtre de la Poudrière à Neuchâtel, auquel, je me permets ici de rendre hommage¹ :

« La question de Kleist est de se dire : « Mais où est l'âme de l'acteur ? ». Alors qu'il joue Hamlet face au crâne, l'acteur peut se demander s'il va acheter des carottes pour mettre avec son rôti ! Alors que si une marionnette à fils lève le bras, l'âme de la marionnette se trouve forcément dans le bras, l'âme ne peut pas être ailleurs que là où se trouve le mouvement de la marionnette elle-même ».

J'entends l'âme comme *l'être profond* du personnage !

La marionnette, par essence, **est**, profondément, fondamentalement, matériellement, corporellement.

La marionnette **est** « matière », Yves Baudin dit encore² : *« Enormément de marionnettistes ont commencé à travailler avec les **matières** parce qu'elles participent du monde et qu'elles nous redonnent le monde !... »*, et plus loin :

¹ « La marionnette dans le théâtre contemporain »

Singularité du théâtre de marionnettes d'aujourd'hui dans le monde des arts vivants

Transcription de la conférence d'Yves Baudin du 19 avril 2008 au Louverain.

² « La marionnette dans le théâtre contemporain »

Singularité du théâtre de marionnettes d'aujourd'hui dans le monde des arts vivants

Transcription de la conférence d'Yves Baudin du 19 avril 2008 au Louverain.

« ... on va lui donner des attributs, des signes humains, qui permettent de voir notre frère, notre double !...

À nouveau on accède, non à l'aspect charnel des êtres mais au chant de l'humaine condition d'un monde, qui est totalement transposée mais qui nous rend totalement notre réalité humaine. »

Le clown, un personnage de théâtre mythique par excellence, pourrait correspondre à cette définition...

Dans mon travail aux « Hôpiclowns », la confrontation entre mes marionnettes et mes collègues clowns, *Berlingotte*, *Sidonie*, *Anatole* et tous les autres prend tout à fait sens !

Ils sont dans la même **vérité**, la même **intégrité**, leur rencontre se déroule comme une réunion de famille entre cousins... !



Depuis toujours, les marionnettes ont fait partie de ma vie. J'ai retrouvé des enregistrements de spectacles que je faisais déjà à l'âge à quatre ans !

De tout temps j'ai été fascinée par ce rapport étrange qui lie le marionnettiste à sa marionnette. Cette alchimie qui permet soudain à un objet de s'animer, ce personnage qui n'est pas moi et qui pourtant va prendre vie à travers moi, se nourrissant de mon souffle, de mon corps, de ma voix, de mes émotions, de mes pensées les plus secrètes.

Mon travail comme art thérapeute par la marionnette s'est profondément nourri de cette expérience de marionnettiste. J'aime l'art de la marionnette, j'aime mes marionnettes, j'aime créer, jouer, improviser, raconter des histoires, faire rire ou pleurer...

Je suis convaincue que là est le moteur de ces histoires de greffes de l'imaginaire...

3. La chariotte

Quelques-unes de mes marionnettes ont élu domicile dans une *chariotte*. C'est un immeuble roulant de quatre étages. Elles ont un peu leur vie propre. Ce sont elles que j'ai utilisé entre autres plusieurs années aux « Hôpiclowns ». Ce travail, uniquement d'improvisation, demande une telle concentration, que je dois pouvoir compter totalement sur ma capacité d'endosser le personnage.

Ce ne sont pas des archétypes, elles ont une personnalité bien définie, un caractère, une voix, une histoire... Lorsque les enfants les manipulent, ils respectent ce que j'ai mis dans ces personnages.

4. Histoire de greffes de l'imaginaire

Lorsque j'ai fait la formation de l'art cru, je me suis interrogée sur le bien-fondé d'un tel matériel.

J'adhère totalement au concept de l'art cru qui veut que chaque personne suive son chemin propre sans induction quelle qu'elle soit de la part de l'animateur. Ne venais-je pas envahir l'imaginaire des enfants avec mon propre imaginaire, est-ce que je n'amenais pas en quelque sorte des *modèles*... ?

À cette époque, j'animais depuis plusieurs années des ateliers de marionnettes dans un hôpital de Jour avec des enfants psychotiques.

À ce stade de ma réflexion, la mort dans l'âme (parce que j'aime animer mes marionnettes pour les enfants), j'ai donc décidé de les laisser au placard !

C'est alors que l'histoire de Louis m'a permis de comprendre quelles fonctions pouvaient avoir mes marionnettes dans un atelier thérapeutique :

Histoire de Louis :

Il était une fois... Louis

À l'âge de 6 ans et demi, suite à un début de scolarité extrêmement chaotique, Louis intègre l'hôpital de Jour. Il y reste durant quatre ans.

Ce garçon avait été témoin dans sa petite enfance de scènes de violences physiques et verbales entre ses parents. En particulier de menaces et de passages à l'acte du père envers son épouse.

Suite à cette situation, le Service de Protection de la Jeunesse (SPJ / DDASS) avait interdit au père de voir ses enfants. Dans les années qui suivirent, ce droit fut rétabli puis à nouveau supprimé. Il se passa donc de très longues périodes pendant lesquelles Louis ne voyait pas son père.

Il était envahi par des fantasmes destructeurs et possédait peu d'estime et de confiance en lui-même, on pouvait même parler d'aspects dépressifs voire parfois d'idées de mort.

Au niveau du comportement, ces divers troubles se manifestaient par des mouvements de rejet et de violences imprévisibles tant avec ses camarades qu'avec les adultes. Il était très impulsif, peinait à gérer la distance dans les relations, il était soit agrippé soit agressif et insultant. Les passages à l'acte étaient fréquents, mise en danger des autres ou de lui-même.

Louis a suivi pendant trois années l'atelier de marionnettes. Avec une pause entre les deux premières années et la troisième.

Très vite, à travers ses personnages marionnettes, on voit apparaître sa souffrance : Je vous cite quelques phrases que Louis met dans la bouche de ses marionnettes pendant ces trois années d'atelier :

Caramel, une petite souris, raconte : « Je n'ai pas d'amis, pas de parents, je me sens tout seul... J'ai déjà eu des amis mais ils sont tous partis, ils ne m'aimaient pas ! ».

Et Papillon Tortue : « Je n'aime pas les gens, je les tue, ils sont bêtes... Je leur fais des coups de pied dans la tête, j'ai été abandonné par mes parents dans la rue. J'ai mangé une crotte de chien cela m'a donné des super pouvoirs... ».

Puis apparaît Monsieur Crasse : « *Je m'appelle Patate pourrie, Crasse, Caca pourri. J'ai des blessures car j'ai foncé dans un mur. J'adore avoir mal, si tous mes bobos partent, je suis détruit... !* ».

Louis fait encore raconter à sa marionnette des éléments très proches de ce que lui-même a vécu. Les blessures que *Monsieur Crasse* a derrière la tête seraient dues au fait que son papa a mitraillé sa maman et qu'il a essayé de le mitrailler aussi !

Après *Monsieur Crasse*, il y a *Tête de Mort plein de sang* : « *Mon papa et ma maman voulaient une fille, ils ont cru que j'étais un garçon à cause de ma voix et m'ont jeté dehors...* ».

Puis *Jack Vache* :

« *Je suis né d'une vache, elle mangeait n'importe quoi et je suis né... ! Je tétais la vache. Une vache m'a mangé un œil, je suis un veau cyclope...* ».

La détresse de cet enfant transparait bien dans tous ses personnages. On perçoit son ambivalence, son désir de loyauté à son père et les conflits intérieurs qui en résultent...

Il se vit comme rejeté, seul, malheureux et en réponse à ce sentiment, il y a la violence.

Cet enfant me touche profondément, je perçois sa souffrance à fleur de peau. Alors tout en essayant tant bien que mal de poser un cadre clair, je réponds à ses provocations par un côté plus maternel. Le lien se tisse peu à peu...

Une petite anecdote raconte cela mieux que des mots : Alors que je l'accompagne une fois de plus hors de la salle où se déroule l'atelier, il fait mine de se pincer les doigts dans la porte. Je le prends sur mes genoux, il se laisse aller et suce son pouce. Je le berce en lui disant : « *Boubou* ». Il est tout surpris et me dit que quand il était petit son papa et sa maman lui disaient « *Boubou* »...

Louis a beaucoup de peine à mettre en jeu ses marionnettes. Ses personnages abandonnés, rejetés par leurs parents, seuls, sans perspectives, sans avenir sont trop puissants dans leur désespoir et dans ce qu'ils racontent de sa propre vie pour qu'il puisse réellement les animer !

Nous comprenons que le fait d'ouvrir la porte de son imaginaire fait ressurgir, sans fin les événements traumatiques qui le *hantent* depuis tant d'années!

Comment l'aider à arriver enfin à dépasser tout cela ?

Comme une évidence, nous décidons alors de sortir mes marionnettes de leur placard !

Nous proposons aux enfants d'improviser des petits scénarios avec elles.

Louis rentre dans le jeu, il élabore des scénarios positifs, des histoires d'amitié et de solidarité. Il peut même conduire le jeu en *portant et coachant* son partenaire de jeu.

On peut réellement parler ici de *greffe de l'imaginaire*. Grâce au *prêt* de mes personnages, Louis peut aller explorer ses propres ressources, son potentiel sain !

Mes personnages lui servent de *béquilles* pour un moment. Cette petite expérience, lui permet de se réapproprier une image positive de lui ! D'expérimenter que ces ressources existent, prêtes à éclore ! Il s'agit bien sûr d'une étape, d'une petite pierre sur son chemin, le but étant que peu à peu il trouve en lui de quoi se reconstruire !

Ce jour-là, à un moment donné, il a pris *Papa Ours* dans ses bras dans un grand élan en disant : « *J'aime Papa Ours* » !

À la même époque, nous avons eu une semaine de formation à *l'Art Cru*³ avec Janine Chauvin (elle a collaboré avec Jean Broustra à l'atelier *Colimason*, dont J. Boustra parle beaucoup dans son livre « *L'abécédaire de l'expression* »⁴). Dans le détour d'une conversation, elle nous parle de *greffe de l'imaginaire*. Janine Chauvin nous décrit comment parfois dans les ateliers qu'elle menait, en particulier avec des personnes psychotiques, le prêt d'un bout de son propre imaginaire pouvait prendre sens pour la personne. Soudain pour moi tout s'éclairait, Louis avait eu besoin, pour un temps, de se greffer à mon imaginaire afin d'explorer ses ressources, le sien étant trop inquiétant et dangereux.

Suite à cette expérience, j'ai ainsi peu à peu réalisé que mes marionnettes, dans certaines situations particulières, avaient une fonction importante et que l'on pouvait effectivement parler de *greffe de l'imaginaire*.

Dans la situation de Louis, le travail de mise à distance et de symbolisation n'avait pas pu avoir lieu. D'où l'impossibilité pour lui de mettre en jeu ses personnages.

L'expression « Greffe de l'imaginaire », histoires de transfert et de contre-transfert :

Anne Brun⁵, dans son livre, « *Médiations thérapeutiques et psychose infantile* », insiste sur l'importance du lien transférentiel : « *Le travail de figuration ne peut s'effectuer qu'en mobilisant la dimension transférentielle, qui réactualise le lien primaire à l'objet, dans une relation thérapeutique en miroir, où les accordages corporels et affectifs, jouent un rôle prédominant ; c'est la dynamique transférentielle qui va permettre de donner sens aux différentes formes prises par le médium malléable.* ».

Il y a ainsi un lien direct entre la représentation et la figure parentale de l'animateur. Il est un tiers signifiant, l'*Autre* privilégié ! Il est toujours saisi dans une configuration affective qui fait sens, allié ou ennemi.

Le cadre proposé dans ces ateliers de marionnettes, et en particulier le prêt de mon imaginaire, à travers la mise à disposition de mes propres marionnettes (comme décrit ci-dessus), implique des phénomènes transférentiels subtils et compliqués qui demanderaient certainement une étude bien plus approfondie que je peux le faire.

Voici néanmoins quelques réflexions à ce propos :

Comme dans tout atelier à médiations, l'œuvre fait tiers, un transfert important sur l'objet s'opère. Mais que se passet-il lorsque l'enfant projette son monde intérieur sur une marionnette dans laquelle j'ai moi-même projeté de mon inconscient ? Alchimie mystérieuse, conjonction particulière de nos imaginaires respectifs. Mais aussi, rencontre profonde d'un enfant en souffrance avec des parties de mon *être* symbolisées par mes personnages-marionnettes.

Mon implication dans cette démarche suppose inéluctablement un contre-transfert important. Mes propres fragilités entrant en résonance avec le mal-être de ces enfants générant souvent de forts sentiments d'impuissance, de peur, de confusion mais aussi de profonde compassion !

³ Formation mise sur pied par Guy Lafargue et située à Bordeaux (certificat de formation approfondie à l'animation d'ateliers d'expression créatrice)

⁴ Collection érès, « Des travaux et des jours », 2001

⁵ Edition DUNOD, psychismes, collection fondée par Didier Anzieu, 2007, page 171

Avant d'aller plus loin, j'aimerais revenir à l'étymologie du mot « greffe » : mot de la famille du groupe *graphein* « écrire », à l'origine *inciser, gratter*⁶.

J'aime l'image que cet enfant soit venu, pour un moment, se greffer sur mon imaginaire afin d'écrire un bout de son scénario et reprendre confiance dans son potentiel de vie ! Cette métaphore venue de la culture des arbres, me plaît d'autant plus que...mon papa était arboriculteur !

Pourtant, et c'est important de le préciser, la comparaison s'arrête là, l'objectif de la greffe étant de créer une fusion définitive entre le greffon et le greffé, alors que dans notre situation, le but était bien qu'à un moment donné Louis puisse accéder à son propre imaginaire, devenir autonome !

Des recherches autour de ce concept de *greffe de l'imaginaire* m'ont amené dans le domaine de la psychanalyse:

Gisela Pankow (1914 -1998) une psychanalyste française d'origine allemande qui a renouvelé l'approche psychanalytique des psychoses, a inventé ce terme (elle utilise plutôt le terme de *greffe d'imaginaire*), appelé aussi *greffe de transfert*.

Dans « Gisela Pankow ou la possible rencontre avec le psychotique⁷ », Robert Pelsser (psychologue, psychanalyste belge ayant vécu au Canada) explique ainsi le concept de Pankow :

« Pankow utilisait la technique des greffes de transfert pour permettre au patient psychotique d'établir une relation à autrui et de se reconnaître dans un corps limité.

La technique des greffes de transfert visait donc à provoquer le transfert, mais par le biais d'un objet ajouté (une greffe) à l'intérieur de la relation patient-analyste. Gisela Pankow demandait ainsi à ses patients de lui modeler un objet en pâte à modeler...

Gisela Pankow a développé sa thérapeutique de la greffe, parce que le schizophrène a besoin de greffes, comparables aux crampons, que pose l'architecte pour fortifier un édifice ».

Ginette Michaud (professeur de littérature française qui s'est intéressée à la psychanalyse) dit aussi⁸ : « *Le psychotique, qui symbolise l'imaginaire, par manque d'inscription du symbolique ne peut l'utiliser comme registre d'existence. Il faut lui faire, comme le soutient Pankow, une greffe d'imaginaire, (différente de la greffe symbolique) ce qui ne peut passer que par l'espace psychique du thérapeute...* ».

Cette définition rejoint, mais seulement en partie, le phénomène qui se produit et auquel j'essaie de donner du sens, entre mes marionnettes et ces enfants psychotiques.

Je prête à l'enfant une partie de mon propre imaginaire, mon rapport au monde, mes émotions, un bout de mon histoire personnelle.

L'enfant peut alors se greffer sur cet imaginaire en l'utilisant comme une sorte de point fixe existant et stable sur lequel il va s'appuyer pour pouvoir aller à la rencontre de ses ressources, de son potentiel sain, et construire peu à peu son propre imaginaire, accéder à la possibilité de symboliser.

⁶ Le Robert, dictionnaire étymologique du français, collection les Usuels, 1992

⁷ Tiré de « Gisela Pankow ou la possible rencontre avec le psychotique », Robert Pelsser Santé mentale au Québec, vol. 9, n° 1, 1984, p. 80-96, <http://id.erudit.org/iderudit/030212ar>, 31 octobre 2011

⁸ Le sens de l'acte : sens unique / Ginette MICHAUD / Colloque d' EURO-PSY ,9 / 10 / 2010

Ce faisant, inévitablement, inéluctablement, ce que j'ai mis dans mes personnages, mes projections, mon monde intérieur va se transformer et évoluer (cf Papa Ours et son frère russe).

Je rejoins là Serge Tisseron dans son livre « Fragments d'une psychanalyse empathique » (Albin Michel 2012).

Voici quelques extraits tirés d'une vidéo dans laquelle il parle de son livre⁹ :

Il parle d'une... « *relation mutuelle, réciproque et non-symétrique, les deux doivent accepter un échange dans lequel ils se reconnaissent mutuellement dans ce qu'ils peuvent s'amener l'un à l'autre* ».

Et plus loin parlant de la psychanalyse mais je pense que cela s'applique totalement à un atelier d'art-thérapie : « *... c'est une expérience dans laquelle le patient devient lui-même en s'appuyant sur son analyste et ça marche encore mieux quand l'analyste accepte d'évoluer au fur et à mesure qu'il accompagne son patient* ».

Il parle encore de son analyste, Didier Anzieu, en disant : « *...un psychanalyste qui acceptait d'être touché par ce que je lui disais et qui me proposait des interprétations qui me touchaient à mon tour parce que nous étions dans un touchant-touché, une émotion réciproque...* ».

Pourtant, Colette Duflot met en garde contre une telle situation, voici ce qu'elle dit dans « *La marionnette en psychiatrie* »¹⁰ en citant Serge Lebovici¹¹ : « *...le thérapeute joue avec l'enfant et risque d'introduire ses propres conflits inconscients dans le jeu...* ». Et plus loin : « *...On peut mettre en scène son propre contre-transfert et infliger à nouveau au patient la blessure du rejet* ».

Mais elle parle aussi : « *...d'intervention structurante qui permet au sujet de sortir de l'enfer de la répétition. Là, le thérapeute doit prendre garde, ainsi que le dit Ivan Darrault¹², d'aider le sujet à mettre en place la dynamique d'une quête, sans s'immiscer dans la finalité de la quête. Il va l'aider à mettre en place des contenants narratifs, en lui laissant la possibilité de remplir ces contenants avec des contenus, les siens* »¹³.

Il me semble que le fait de jouer avec ces marionnettes depuis bien des années, me donne une grande liberté de jeu tout en me permettant d'être totalement à l'écoute de l'enfant. Pourtant je suis consciente que cette démarche demande une vigilance extrême. Et surtout un incessant travail sur soi et une supervision sans défaillance !

Suite à ce questionnement sur la fonction de mes marionnettes, je pense que l'on peut affirmer que durant toutes ces années, elles ont fait partie du cadre, elles avaient un rôle *contenant* et *sécurisant*.

⁹ Réflexions de Serge Tisseron extraites de vidéos, le 10.09 2013

<http://www.youtube.com/watch?v=-qZu6He-gbs>

<http://www.youtube.com/watch?v=VJ-uOKdFq8I>

¹⁰ Colette Duflot, page 91, « La marionnette en psychiatrie », collection Marionnette et Thérapie » numéro 34

¹¹ Serge Lebovici (10 juin 1915 - 11 août 2000) est un [psychiatre](#) et [psychanalyste](#). Il dirigea l'[association psychanalytique internationale](#)

¹² Ivan Darrault-Harris est professeur des universités en sciences du langage à l'Université de Limoges et co-dirige avec Jean Petitot le séminaire de sémiotique de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales de Paris. Il est également le fondateur de la psycho- et de l'éthosémiotique.

¹³ Colette Duflot, page 105, « La marionnette en psychiatrie », collection Marionnette et Thérapie » numéro 34

L'histoire de Petit Oiseau / Sven

Sven est envahi par des pulsions agressives et destructrices engendrées par la frustration et le manque. On peut parler ici de troubles psychotiques importants.

Différents essais de médication sont effectués afin de calmer l'angoisse et l'agitation permanente.

Malgré une intelligence normale, ses troubles de la pensée et de la concentration, son comportement en classe, sa peur de l'échec, le bloquent dans l'évolution de ses apprentissages scolaires.

Dans la vie à l'hôpital de Jour, Sven a un comportement extrêmement perturbateur. Il peut avoir des explosions de colère, entre souvent en conflit avec les adultes. Il a une immense difficulté à respecter le cadre. Il est dans une agitation motrice constante.

Il a besoin de tout contrôler, tout maîtriser. Il lui est difficile pour cette raison de se faire des amis.

Mais c'est aussi un enfant vif, intéressé, sensible et charmeur. Il est très à l'aise avec les adultes, la relation duelle est confortable.

Pendant les trois années passées dans l'institution, Sven a participé à l'atelier de marionnettes.

Nous avons une relation forte, bien que parfois conflictuelle.

La première année, Sven fait partie d'un groupe de quatre garçons. Pour prendre sa place dans le groupe il doit s'imposer comme mec, *rouler les mécaniques* !

Pour donner le ton des marionnettes qu'il a construites durant une partie de l'année, voici ce que dit son tout premier personnage : « *Bonjour, je m'appelle Beau Mec, ça gaze les mecs ? Je drague les filles, j'ai 20 ans. Je conduis un taxi qui va super vite !* ».

Pendant une grande partie de l'année, il construit et met ainsi en jeu des super héros, des *sauveurs*.

Dans le jeu avec les autres personnages, les marionnettes de Sven viennent en aide, enquêtent, proposent des solutions...

L'année suivante, il se retrouve dans un groupe très différent. Ils sont cinq, trois filles relativement calmes, un petit garçon très doux et lui. Cet environnement permet à Sven d'aller explorer d'autres parts de lui-même et en particulier ses fragilités.

Son premier personnage est une petite marionnette à gaine en feutrine grise, avec un tout petit nez.

Nous apprenons que cette marionnette est *Personne*. Il a perdu ses parents très tôt, ils n'ont pas eu le temps de lui donner un nom. Tout le monde le nomme simplement *Petit Oiseau*. Il ne fait rien, n'a pas de maison, dort sur les escaliers. Il est tout seul, n'a pas d'amis car tous disent qu'il est moche. Il est chassé de partout. N'a plus envie d'essayer... !

La semaine suivante, je relis à chacun ce qu'ils ont dit de leur marionnette. Sven a alors une réaction de rejet extrêmement forte par rapport à son petit personnage. Il le jette par terre, disant qu'il est nul ! Il déclare finalement qu'il ne le prendra pas chez lui et qu'il me le donne pour le mettre dans ma valise avec *Papa Ours* et tous les autres.

Sur le moment je ne comprends pas ce qui se joue. Je réponds que dans ma valise je n'ai que mes propres marionnettes. Il me dit : « *C'est la valise ou la poubelle !* ». Bien évidemment *Petit Oiseau* trouve sa place dans la valise, il est hors de question de le mettre à la poubelle.

Je comprends que *Petit Oiseau* cherche une famille adoptive, Sven ne pouvant pas encore lui offrir la sienne. Toute cette part de fragilité, de souffrance, de solitude peut se faire son nid dans la valise avec ma famille de marionnettes, elle y trouve un contenant essentiel à son existence.

L'année scolaire suivante, Sven se retrouve avec un nouveau groupe. En début d'année, j'ouvre la valise afin de présenter mes personnages aux nouveaux. Sven tout surpris, retrouve *Petit Oiseau*. Quelques mois ont passés, Sven a certainement un peu *oublié* cette histoire. J'explique brièvement aux autres pourquoi *Petit Oiseau* est dans ma valise. La semaine d'après, *Petit Oiseau* a disparu, il a pris son envol. Je ne l'ai jamais revu, j'ose espérer qu'il a trouvé un petit nid douillet dans la maison de Sven... !

5. Conclusion

Ce travail du *prêt* et de la mise en jeu de mes propres marionnettes n'a pas été *pensé* ni *théorisé* au départ. Cela est venu *comme ça*, peu à peu, au fil des années, au long du chemin... !

C'est en essayant de comprendre, de mettre du sens à ce qui se jouait ici que j'en ai compris l'importance. Je pense que l'on peut comparer ce qui se passe ici à d'autres dispositifs dans lesquels le thérapeute fait des propositions de jeu en participant activement au mouvement créateur.

Tel le *squiggle* de Winnicot par exemple : « *Les deux partenaires participent ainsi à la construction d'un objet commun, **objet intermédiaire** de leur relation. Le début de figuration proposé devient le support qui permet au partenaire de donner une signification ou de mettre du sens pour les deux. Ce jeu graphique ouvre à l'échange et à la création partagée.* »¹⁴

Je pense que l'on doit retrouver cela dans la musicothérapie, la danse-thérapie, la création d'histoires et dans bien d'autres médiations.

Pour terminer cet exposé, j'aimerais partager encore avec vous deux citations d'auteurs contemporains :

Tout d'abord une phrase de David Grossmann, une des figures de la [littérature israélienne](#). Cette citation me semble être totalement dans le thème de cette journée¹⁵ : « *On est plus victime de rien, même de l'arbitraire, du pire, de ce qui détruit la vie, quand on la décrit avec ses mots propres*».

Et Boris Cyrulnik¹⁶, dans son livre sur ses souvenirs nous dit :

« *Si je fais le détour par l'œuvre, si j'éloigne l'information, je communique mieux avec vous parce que je ne suis plus seul au monde avec mon fracas intérieur avec ma blessure invraisemblable. Parce que j'ai réussi à en faire une représentation que l'on peut maintenant partager. On habite enfin le même monde* ».

Françoise Arnoldi-Dessiex, le 10 septembre 2013

¹⁴ http://www.jdheraudet.com/textes/2005-02_Le_Squiggle.pdf (17.04 2012)

¹⁵ Cycle de rencontre organisée par la Bibliothèque Centre Pompidou, lundi 17 mars, « Ecrire, écrire, pourquoi ? ».

Invité : David Grossmann, entretien avec Clémence Boulouque

¹⁶ « Je me souviens », Boris Cyrulnik, Textes essentiels, L'esprit du temps, édition PUF, 2009, page 80

